



**HAL**  
open science

## **Introduction "Vers une recherche narrative en aménagement et urbanisme"**

Laurent Matthey, Simon Gaberell, Elena Cogato Lanza

### **► To cite this version:**

Laurent Matthey, Simon Gaberell, Elena Cogato Lanza. Introduction "Vers une recherche narrative en aménagement et urbanisme". Elena Cogato Lanza; Simon Gaberell; Laurent Matthey. *Matières narratives. Concevoir la ville par le récit*, MétisPresses, pp.9-28, 2025, 9782940711543. ⟨halshs-04989753⟩

**HAL Id: halshs-04989753**

**<https://shs.hal.science/halshs-04989753v1>**

Submitted on 4 Nov 2025

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



Copyright - All rights reserved

## VERS UNE RECHERCHE NARRATIVE EN AMÉNAGEMENT ET URBANISME

*Laurent Matthey, Simon Gaberell et Elena Cogato Lanza*

### Cartographier le récit à l'heure de sa propagation

La question du récit en aménagement et en urbanisme donne lieu, depuis plusieurs décennies, à une activité scientifique et éditoriale soutenue. Celle-ci se mesure au volume d'articles parus dans les revues d'aménagement ou *planning theory*, au nombre de monographies publiées, aux conférences, séminaires ou colloques régulièrement organisés. Cet intérêt n'est pas seulement le propre de la recherche. Les praticien•ne•s de l'aménagement et de l'urbanisme s'attachent aussi au sujet, tant du point de vue d'un renforcement des capacités d'agir des destinataires des projets urbains, que d'une pédagogie des politiques d'aménagement. Le sens donné au terme récit diffère toutefois beaucoup selon les traditions disciplinaires ou tout simplement les sensibilités des différent•e•s protagonistes, rendant souvent difficile la mise en dialogue des contributions recensées sous ce vocable. Cette polysémie est sans doute à l'origine du pouvoir de dissémination du mot. Ce dernier est approprié par des collectifs hétérogènes sans nécessairement faire référence à la même chose. Proche des «objets-frontières» de la sociologie des techniques (STAR et GRIESEMER 1989), il permet à des positions diverses de se croiser en un espace théorique et pratique. Les contours labiles favorisent ainsi sa «propagation», pour reprendre un concept de Dominique Boullier (2023).

### Des familles de travaux

Si le récit est désormais partout dans la langue de l'aménagement et de l'urbanisme, il renvoie cependant à des usages très divers, dont l'explicitation

reste à accomplir. Une première grande famille de situations semble se dessiner autour de réflexions approchant le récit en tant que support d'informations de première main sur un espace donné (par exemple, HEALEY 1992, 1996; TIXIER 2004; BUYCK 2019). La situation emblématique est celle d'un•e habitant•e relatant ce qu'il ou elle expérimente quotidiennement, restituant de manière descriptive un certain ordinaire, livrant une expertise habitante. C'est à cette acception que renvoient les temps de «collecte des récits singuliers», qui tendent de plus en plus à précéder les projets urbains, à titre de diagnostic des usages. On se réfère également souvent à ce sens lorsqu'on mobilise le terme récit en lien avec des démarches participatives: les habitant•e•s apparaissant comme des «récitant[•e]s» (JATON et LINOSSIER 2004) du projet à venir. Enfin, on peut rapprocher de cette famille de situations le recours au terme récit pour rendre compte de l'histoire profonde, sinon intime, d'un lieu; sa mémoire, en somme. Le récit est ici généralement approché en tant que témoignage. Une deuxième grande famille renvoie à des situations où le récit est appréhendé en tant que narration, c'est-à-dire une manière de raconter un projet (par exemple, THROGMORTON 1992, 1996, 2003, 2007; ECKSTEIN et THROGMORTON 2003; SANDERCOCK 2003; VITALIS et GUÉNA 2017; OUVRRARD 2016; DURANEL 2019; AMBAL 2019; UYTENHOVE, KEUNEN et AMEEL 2021). Plus qu'au contenu, le récit renvoie en l'occurrence à une technique qui permet d'organiser une séquence de manière cohérente. On s'intéresse alors à la manière dont une voix rend compte d'un cheminement, explicite des choix projectuels, manifeste la logique de propositions d'aménagement ou la manière dont un projet traduit les exigences des planifications dites supérieures. Le récit du projet y est le plus souvent accompli du point de vue d'un personnage, qui narre comment il a procédé pour résoudre le (ou les) problème(s) posé(s) par le site à aménager. Les différentes questions soulevées par son aménagement sont présentées comme autant d'épreuves ou de péripéties qui conduisent progressivement à une élucidation. Le récit est, dans ce contexte, au service d'une pédagogie ou d'une communication.

Une troisième famille se dégage lorsque le terme récit est utilisé comme le synonyme de fictions qui esquissent des mondes possibles (par exemple,

ROBINSON 2018; MATTHEY *et al.* 2023). Le récit est alors un moyen d'exploration, qui restitue une image vraisemblable d'un futur envisageable et permet ainsi de mieux s'en saisir. Plus que contenu ou technique, il est ici outil. Cette acception du récit renvoie à l'usage qui en est fait dans le champ de la prospective territoriale, où il permet l'énonciation d'un futur vraisemblable, parce que formulé conformément à un pacte fictionnel. Ces mondes possibles, quoique fictifs, deviennent des leviers d'exploration des transformations spatiales nécessaires aux, ou rendues possibles par, les transformations à venir. Les territoires de l'anthropocène offrent par exemple matière à de nombreux récits, au sens de fictions d'un devenir possible, que la ville soit post-carbone, verte ou morte...

Il existe bien entendu d'autres familles de situations, ne serait-ce que celle qui regroupe l'ensemble des usages métaphoriques du terme récit où ce dernier n'est ni précisément une histoire, ni exactement une narration, mais le synonyme d'une vision collective (le récit aménagiste qui ferait inexorablement défaut au projet d'aménagement), d'un imaginaire fondateur (le récit politique) ou encore d'une simple amorce rhétorique propre à soulever l'intérêt (le récit anecdotique).

#### Des mots spécifiques pour des opérations singulières

Prenant note de cette propagation, Lieven Ameel a proposé, dans plusieurs publications dont l'ouvrage *The Narrative Turn in Urban Planning. Plotting the Helsinki Waterfront* (2021) constitue la somme, de distinguer trois « configurations » selon que l'on parle de récit « pour l'urbanisme » (récit-ressource ou matière en ce qu'il s'agit des récits utilisés par les concepteur·rice·s), « dans l'urbanisme » (récit-forme dans la mesure où il s'agit d'approcher l'aménagement et l'urbanisme comme une activité narrative) ou « de l'urbanisme » (récit-explication qui fait l'histoire d'un projet, d'une réalisation).

Dans le prolongement de ces travaux, nous avons nous-mêmes (MATTHEY, AMBAL, GABERELL et COGATO LANZA 2022) suggéré de revenir à une définition plus restrictive de ce qu'est un récit, postulant qu'il y a récit en urbanisme si et seulement si une histoire est organisée au moyen de techniques

narratives afin de produire un effet. On retrouve ici le schéma narratologique désormais classique (et un peu scolaire) entre histoire (ce qui est raconté), récit (l'histoire telle qu'elle est racontée) et narration (les choix d'exposition qui structurent le récit). Cette approche permettrait sans doute de tracer des opérations épistémologiques, mais aussi cognitives, spécifiques (SCHAEFFER 2020), qui participent certes du «fait narratif» (GENETTE 2007: 297), mais procèdent d'ordres différents. Chacun des termes de la «triade histoire/récit/narration» paraît en effet être le vecteur d'une heuristique spécifique... L'un d'entre nous a d'ailleurs tenté, dans une contribution récente (MATHEY 2023), de clarifier, du point de vue de la fabrique des plans, la définition de quelques-uns des termes utilisés à titre de synonymes dans les approches du récit en aménagement et urbanisme.

On pourrait distinguer (MATHEY 2023: 89) par exemple, la *mémoire* qui constitue le réservoir dans lequel puisent les activités de planification pour ancrer l'action dans une supposée identité territoriale; la *vision* politique qui prescrit la forme à un temps *t* qu'une société souhaite donner au territoire afin de garantir sa reproduction et sa pérennité; l'*imaginaire* qui condense un univers symbolique, des affects, des représentations complexes en un signifiant unique propre à les réactiver; le *discours*, présent dans des documents technico-administratifs tels que les plans ou projets, qui défend la vision politique et les grandes orientations qui en découlent au moyen d'un argumentaire; l'*intrigue*, qui est l'histoire racontée pour justifier les orientations et solutions proposées, la justification des péripéties nécessaire à l'émergence d'un nouvel état d'équilibre après la déstabilisation d'un ordre initial du monde; la *narration*, qui renvoie aux techniques utilisées pour raconter l'histoire et la faire comprendre d'un certain point de vue; le *récit* enfin, qui est ce qui résulte de la narration de l'intrigue, c'est-à-dire le produit de techniques narratives propre à donner vie à l'histoire, à affecter (BARONI 2008) ses destinataires.

La définition de ces termes est, bien sûr, une proposition parmi d'autres. Elle a ses limites. On pourrait notamment ajouter l'*anecdote* et le *témoignage*, qui jouent un rôle proche de la mémoire, en ce qu'ils sont à l'origine des petits faits vrais qui amplifient le vraisemblable, l'«effet de réel»

(BARTHES 2002b) d'une proposition spatiale, sans être pour autant des récits. Parfois, dans nos activités de recherche et notre travail de planification ou de conception, nous parlons ainsi de récit alors que nous pensons à la vision politique. Parfois, nous partons collecter des récits, alors que nous sommes surtout à la recherche de témoignages...

Plus qu'un nouvel exercice tout scolastique de clarification terminologique, il nous a semblé toutefois utile de participer, au moyen de cet ouvrage, à la cartographie de l'extraordinaire extension prise par le *narrative turn* en aménagement et urbanisme.

La reconnaissance d'un champ théorique, méthodologie et pratique

Cette extension atteste d'une effervescence. Or, celle-ci nous semble témoigner de quelque chose qui excède le simple tournant: une approche globalement cohérente des savoirs et pratiques de l'aménagement et de l'urbanisme; une posture de recherche et d'action. De cette conviction, somme toute œcuménique, nous avons souhaité contribuer, avec cet ouvrage, au repérage des contours d'un champ que nous appellerons, faute de mieux, la recherche narrative en aménagement et urbanisme. Le terme recherche narrative nécessite ici un nouvel exercice de clarification. Très en vogue dans le monde anglo-saxon, la *narrative research* (voir, par exemple, SPECTOR-MERSEL 2010; SQUIRE *et al.* 2014) regroupe des travaux qui, parfois proches de la tradition sociologique des récits de vie, parfois proches d'une tradition philosophique ricœurienne, sont sensibles à la manière dont les actrices et acteurs sociaux se disent. Ces travaux posent que le récit est un point focal permettant de comprendre l'expérience humaine. On s'y attache donc à collecter des récits – souvent sous forme d'histoires à la première personne, de journaux intimes, de lettres, etc. – que l'on interprète pour expliciter les significations que les êtres humains portent à leur être au monde, mais aussi les thèmes et « motifs narratifs » qui s'y manifestent. La *narrative research* est proche en cela de la sociologie narrative francophone qui travaille à recomposer le social à partir de ce que les acteur•rice•s choisissent d'en raconter (HELLÉGOUARCH, LAÉ, MADEC, MURARD et POTIN 2022).

L'intention de cet ouvrage est d'élargir le périmètre de ce que pourrait être une recherche narrative en aménagement et urbanisme en l'articulant aux recherches déjà réalisées dans le champ du *narrative turn* de la théorie du planning ou plus largement des études urbaines. Le récit est certes un mode d'accès à la signification de l'expérience humaine ou, en l'occurrence, de l'espace habité, mais il est aussi une structure cognitive (il configure le réel), une analytique (il est un laboratoire des relations possibles entre des éléments discontinus) et une gnoséologie (il est une manière de connaissance). Notre projet n'est toutefois pas celui d'un livre-manifeste, donnant accès à des travaux issus d'une école ou d'une chapelle dévolue à une forme *arty* du «culte du domaine étroit» (WRIGHT MILLS 1970). Cet ouvrage se propose plutôt comme une matériauthèque. Les retours réflexifs sur des méthodes, les récits d'expérimentations en cours ou passées ainsi que les monographies thématiques qui y prennent place espèrent en effet donner lieu à des emprunts, des transpositions à d'autres contextes, à des adaptations à d'autres configurations. On lira d'ailleurs beaucoup de réusage dans ce volume. La narratologie imprègne la réflexion de Pieter Uyttenhove. Louis Drompt et Sébastien Lambelet s'inspirent des travaux sur le récit de la *planning theory* anglo-saxonne pour donner une nouvelle actualité au modèle des régimes urbains de la science politique. Lise Landrin et Mathilde C. Loiselles puisent dans l'expérience théâtrale ou sculpturale pour donner voix aux terrains d'enquête. C'est la poétique du conte, et son «il était une fois», qui alimente la réflexion d'Isabelle Klopper alors qu'elle analyse les récits habitants collectés dans sa recherche sur les rapports au quartier... Ce livre propose des réflexions et des expérimentations qui ont un goût certain pour le braconnage; l'intention est qu'elles donnent lieu à des dérivations. En produisant des matériaux, cet ouvrage souhaite ainsi poser les jalons d'une approche qui considérerait d'abord que le «réel», cette matière à partir de laquelle les chercheur•euse•s élaborent leurs analyses et les concepteur•rice•s projettent des devenirs, est doué d'un inexorable pouvoir de configuration narrative (cf. le texte de Pieter Uyttenhove). Que celui-ci tire sa puissance d'un mythe, d'une mémoire ou d'un imaginaire, on compose à partir de récits qui préexistent au diagnostic, à l'analyse,

au projet... La recherche narrative souhaite travailler à partir de cette étoffe dont sont faits les rêves, qui, si elle demeure un non-dit ou un mal dit, peut occasionner quelque chose d'une malédiction, une reproduction de modes d'intelligibilité qui perpétuent des ethnotypes (Ah, les corons ! – cf. le texte de Camille Mortelette), l'idée d'un péché originel (Ah, ma culpabilité chérie ! – cf. le texte de Yankel Fijalkow), l'illusion d'un rachat possible (Ah, ces quartiers supersoniques qui rétablissent la Genève créative dans la compétition mondiale ! – cf. le texte de Louis Drompt et Sébastien Lambelet), voire le postulat discutable (la puissance narrative) sur lequel s'élève cet ouvrage (le récit, lui aussi, s'épuise – cf. le texte de Nicole Peccoud). Assumer cette matérialité narrative suppose que l'on mobilise certains corpus plutôt que d'autres, que l'on prenne au sérieux ce que disent les documents administratifs ou publicitaires, la paralittérature ou la littérature policière. Que l'on développe des postures de méthodes spécifiques qui, poursuivant les audacieuses expérimentations esthético-journalistiques de Siegfried Kracauer (cf. le texte de Rachel Thomas), s'attachent à écrire discrètement l'ébranlement dont le « terrain » est le lieu (cf. le texte de Nathalie Audas).

La recherche narrative dont nous souhaitons poser les linéaments postule ainsi que le travail d'analyse peut également procéder du récit. Le « réel » est d'ordre narratif, mais la saisie que nous en proposons le reconfigure en une totalité signifiante qui tient pour beaucoup d'un travail d'identification des consécutives et causalités possibles dans l'ordonnement du matériau. La proposition n'a rien de révolutionnaire. De Paul Veyne (1996) à Ivan Jablonka (2017) en passant par Hayden White (1973), l'histoire a abondamment réfléchi à la manière dont sa science procédait notamment par « résumé d'intrigue » (Veyne), « tropes littéraires » (White) ou « fiction de méthodes » (Jablonka). Mais son affirmation dans le cadre d'une posture de recherche ouvre des terrains à l'expérimentation d'autres façons analytiques qui, frayant avec la recherche-création, permettent de tester la manière d'articuler le « champ très objectif des faits » dont parlait Veyne (1996: 57), les choses dites durant une recherche, les prélèvements atmosphériques constitutifs d'ambiances ou de milieux, ces observables incertains que la sculpture, la peinture, le dessin, le

théâtre permettent d'articuler différemment en échappant aux formes parfois sclérosées des modes d'expression de la rationalité scientifique (texte, tableau, graphique, figure, carte, photographie...). Quelque chose advient quand une analytique propre à restituer la labilité des interprétations possibles est mobilisée, qui brouille un peu le rapport du réel à la fiction mais permet un approfondissement de la compréhension de l'espace habité (cf. le texte de Pascal Amphoux). Que l'on suive la vie d'un grain de sable (cf. le texte de Dolorès Bertrais), un anthropologue dans le périurbain (cf. le texte de Éric Chauvier), une chercheuse sculptant son matériau dans son atelier (cf. le texte de Mathilde C. Loïselle), c'est bien la fonction heuristique d'un récit qui éprouve les possibilités du réel qui est recherchée.

Enfin, cette recherche narrative pour laquelle nous mobilisons ici des matériaux milite pour un mode d'expression ouvert à la diversité des formes et formats de restitution de l'enquête, sans hiérarchie implicite de leur recevabilité. Faire rapport d'une recherche, d'un projet, consiste à rendre compte de la manière la plus transparente possible d'un phénomène observé ou d'un devenir souhaitable. Cette transparence est le gage d'une reproductibilité ou d'une réfutabilité des énoncés produits. Ce postulat ne dit rien de la forme du rapport, qui procède bien plus de conventions d'écriture, portées à la dimension de totem par une communauté. Comme l'écrivait, il y a presque 60 ans, Roland Barthes (2002a: 16):

L'objectivité et la rigueur, attributs du savant, dont on nous fait encore un casse-tête, sont des qualités essentiellement préparatoires, nécessaires au moment du travail, et, à ce titre, il n'y a aucune raison de les suspecter ou de les abandonner; mais ces qualités ne peuvent être transférées au discours, sinon par une sorte de tour de passe-passe, un procédé purement métonymique, qui confond la précaution et son effet discursif.

Jouer avec ce que Barthes (2002a: 17) appelait les «glissements», les «parodies» du langage permet en quelque sorte d'«ouvrir la recherche» au plaisir de l'écriture et de ses subversions. Ce plaisir d'écrire n'est pas limité à une forme locale de l'émotion esthétique; il renvoie à la recherche de formes permettant de dire une ambiance, les hésitations

d'une situation d'enquête, les impostures d'une écriture qui, bien qu'objectivante, n'en est pas pour autant objective. Il demeure cependant une manière d'énoncer le vrai. De ce point de vue, si la recherche narrative dont nous cherchons à esquisser les contours poursuit le « tournant communicationnel » de la théorie et pratique de l'aménagement auquel appelait Patsy Healey (1992, 1996) au mitan des années 1990, elle ne se limite pas à rendre accessibles des résultats de recherche. Elle souhaite proposer des écritures qui restituent la polyphonie des terrains (cf. les textes de Nathalie Audas et Laurent Matthey), défamiliarisent l'ordinaire d'une situation d'enquête (cf. le texte de Rachel Thomas), instituant le récit comme un mode d'enquête complémentaire aux méthodes ordinaires des études urbaines, de l'aménagement et de l'urbanisme (cf. le texte d'Éric Chauvier).

#### Un plan pour exposer une recherche narrative en train de se faire

Nous postulons donc qu'une approche cohérente autour du récit se met progressivement en place dans le champ de l'aménagement et de l'urbanisme, en dépit de l'hétérogénéité des situations, de la diversité des acceptions auxquelles réfère le terme récit. Le plan de l'ouvrage traduit cette intuition.

*Des récits pour faire parler.* Une première partie regroupe des textes dans lesquels les auteur·e·s reviennent sur des façons de recueillir ou susciter des récits pour comprendre l'épaisseur des lieux, la manière dont on les vit ou des façons autres de les habiter. Le « livret » de Pascal Amphoux recueille et cristallise la diversité des voix qui habitent un lieu donné, se posant – à l'encontre de certaines visions unidimensionnelles – comme un miroir de la complexité et de la richesse des imaginaires urbains. Isabelle Kloepper revient sur une recherche doctorale consacrée aux images et représentations de différents quartiers genevois. Elle explicite comment, en cherchant à recueillir des récits qui lui permettraient d'analyser la manière dont histoires, expériences

personnelles et émotions influencent l'identification des habitants à leur quartier, elle a progressivement eu recours à des personnages imaginaires. Cette utilisation de la fiction, qui fait appel au conte, permet, elle aussi, de refléter la diversité des imaginaires habitants et favorise la production de savoir collectif. Lise Landrin nous propose, pour sa part, des « entrées de secours » pour prendre voix, plutôt que des sorties discrètes pour céder la parole ou se conformer à une narration dominante de la ville telle qu'elle est supposée être. La mise en mouvement de témoignages collectés au gré de différents terrains permet de faire advenir d'autres récits d'espace, de nouvelles façons de coexister et de concevoir notre environnement, propres à alimenter études et projets d'aménagement. Nicole Peccoud, enfin, envisage, avec justesse, une situation limite, celle où la précarité annihile les conditions de récit de son expérience de l'espace habité, comme disent les professionnel·le·s de l'aménagement. Qu'advient-il de la recherche narrative en aménagement et urbanisme, lorsque l'on en a marre de se mettre en récit ? Cette première partie célèbre la force du récit, lorsque le débordement poétique permet d'ouvrir à d'autres villes possibles, à des alternatives collectives et émancipatrices. Cette célébration s'accompagne simultanément d'une mise en garde contre une normalisation des démarches participatives dans le champ de l'aménagement et de l'urbanisme qui en atténuent la puissance imaginaire mais aussi contre la réappropriation des récits, qu'elle soit le fait des urbanistes qui en nourrissent leur projet ou des politiques sociales qui en font instrument de contrôle. Des renouvellements à la fois analytiques et pratiques s'esquissent ici qui, faisant jouer la tension entre récit hégémonique et contre-récits critiques, dessinent des voies contribuant à sauver le récit de la normativité de la ville libérale.

*Des récits pour transformer.* La deuxième partie revisite une thématique ancienne, celle de la mise en récit des espaces, qui a donné lieu sous d'autres vocables (marketing territorial, *brand economy*, *humanistic geography*) à de nombreuses monographies dans le champ de la géographie, de l'économie spatiale, de la *planning theory*, de la science politique

ou de l'architecture. Les monographies ici rassemblées redéploient ces thématiques au regard de la spécificité des approches narratives. Pieter Uyttenhove propose une réflexion sur le fil narratif qui tisse nos espaces de vie, les tropes qui, dans la projétation, articulent acteurs, besoins et espaces dans une intrigue susceptible de configurer un futur possible. Cette puissance projective, loin d'être une simple évasion, est constitutive d'un acte de création, où l'espace et le temps se fondent pour faire advenir des lieux habitables. Louis Drompt et Sébastien Lambelet poursuivent cette réflexion sur la puissance du récit en matière de projet urbain du point de vue non plus de l'architecture, mais de la science politique. Ils s'intéressent à la façon dont les porteur•se•s de projet usent de ressources narratives pour construire des coalitions d'acteur•rice•s favorables à la réalisation de leur objectif. Camille Mortelette s'empare d'un objet bien connu des géographes du tourisme ou des spécialistes de valorisation économique des territoires: le guide touristique. Elle montre comment les approches narratives transforment le marketing territorial, affinant son emprise sur ses publics, construisant l'expérience spatiale de ses destinataires au moyen des souvenirs intimes des habitant•e•s des lieux, proposant leurs souvenirs comme une matière propre à alimenter un imaginaire des lieux conformes à certains types préconçus ou ouvrant à une forme d'exotisation du proche. Karine Basset se demande pour sa part si les territoires ont une existence narrative. L'analyse du cas de Plateau-des-Petites-Roches montre comment les territoires s'inscrivent dans les récits individuels et collectifs, dont ils sont à la fois la matière, le théâtre et l'archive. Le recours à la notion ricœurienne de «récit collectif» permet à l'auteure d'explorer, dans le prolongement de la réflexion lancée par Camille Mortelette, comment récits partagés et identités narratives s'articulent dans la conception et l'aménagement de l'espace, ainsi que dans la préservation des territoires et de leur mémoire. Yankel Fijalkow, enfin, questionne la manière dont l'urbaniste inscrit sa pratique dans le prolongement de scripts enfouis dans l'épaisseur des lieux, réactivant dans ses propositions d'organisation territoriale des récits anciens, tels que celui d'une culpabilité originelle, qui informe jusqu'à notre être en ville écologique.

*Des récits pour comprendre.* La troisième partie donne accès à diverses expérimentations méthodologiques et théoriques qui s'emploient à organiser l'analyse de leurs périmètres ou corpus à la manière d'un récit, privilégiant les articulations significatives d'une intrigue plutôt que l'exhaustivité des données. Dolorès Bertrais rend compte de dispositifs mis en œuvre dans le cadre d'une thèse de doctorat en aménagement et urbanisme récemment soutenue pour comprendre, au moyen de l'ethnographie graphique, l'écologie politique du modèle de la ville verte en Asie et en Afrique. Le récit, par le dessin, de la bifurcation d'un grain de sable permet à la personne qui cherche de comprendre les différentes trajectoires qui s'offrent à ce modèle urbain. Marc Higgin, Laure Brayer, Olivier Labussière et Yves Monnier reviennent sur leur recherche «Strates», qui étudie les interactions entre les individus et les basses couches de l'atmosphère à Grenoble. Mobilisant des «pochoirs atmosphériques», ils capturent et mettent en récit les influences atmosphériques sur les expériences quotidiennes, facilitant une compréhension des effets des changements environnementaux sur la vie locale. Cette démarche narrative, se déclinant en divers médias tels que film, blog, exposition, etc., permet une exploration fine des réponses sensibles aux dynamiques environnementales qu'une écriture plus normée aurait peut-être limitée. C'est ce même travail de recherche-crédation qui permet à Mathilde C. Loiseau d'expérimenter un mode d'analyse sensible du matériau qu'elle a récolté par entretiens. La sculpture lui permet de faire l'expérience de la rugosité des lieux, que les paroles d'entretiens éludaient; l'organisation de nouvelles relations entre les choses dites, le travail de leur articulation ouvre à une autre intelligibilité qui aurait probablement échappé à une approche qualitative plus classique. Le récit permet ainsi de faire résonner les diverses potentialités du réel.

*Des récits pour rendre sensible.* La quatrième partie enfin regroupe des textes qui explorent d'autres manières de raconter l'enquête, que ce soit pour susciter un partage du sensible à l'origine, parfois, d'une réappropriation politique des savoirs territoriaux ou pour toucher à «un réalisme encore plus grand», pour user de la belle formule de Michel Butor, dans

l'énonciation du terrain et de sa réalité. Au seuil de cette dernière partie, Rachel Thomas revient sur l'écriture de Siegfried Kracauer. Mêlant description, narration et analyse, capturant avec précision les atmosphères des lieux et les ajustements des comportements sociaux, celle-ci révèle les changements sociaux profonds en cours dans l'Allemagne des années 1920 et 1930. Les «miniatures» qui résultent de cette observation minutieuse de la vie urbaine défamiliarisent le quotidien, en en soulignant l'étrangeté. Le récit se fait ici vecteur d'analyse sociologique. Nathalie Audas poursuit cette réflexion. Partant d'une étude auto-ethnographique menée pendant le confinement de 2020, l'auteure explore l'utilisation du récit dans la recherche scientifique. Le retour réflexif et critique sur une autre recherche, réalisée auprès d'enfants, permet à Audas d'explicitier la manière dont la narration, puis la fiction, lui a permis d'approcher leurs expériences personnelles et de restituer leurs itinéraires de manière vivante et épaisse. L'écriture interprétative est ici un moyen d'approfondir l'analyse, de dévoiler des dimensions du réel souvent ignorées par des analyses plus traditionnelles. C'est également à un «dévoilement» que fait référence Laurent Matthey. L'auteur revient sur deux expérimentations narratives qui, *estrangent* le texte scientifique, défamiliarisant sa lecture, participent paradoxalement à un plus grand réalisme dans l'écriture de la recherche. Éric Chauvier, enfin, montre que l'enquête ethnographique doit recourir au récit pour comprendre la complexité des interactions humaines et des espaces étudiés. De ce point de vue, le récit d'enquête – dans sa capacité à refléter la vérité de la relation entre l'anthropologue et les observés, sa capacité à donner voix aux observés et sa capacité de mimesis – est une analytique complémentaire aux approches plus classiques des études urbaines.

Cette recherche narrative en train de se faire apparaît, dans son effervescence, comme un temps d'utopie joyeuse, fait d'emprunts (aux autres disciplines ou arts), de revisitations (de problématisations anciennes), d'expérimentations (de méthodes), de contestations (des modes certifiés de connaissance). Ouvrir l'accès à certaines de ces matières narratives pour une autre compréhension de la ville est une manière de participer à ce bouillonnement.

## Bibliographie

- AMBAL, J. (2019) : *Projets urbains et imaginaires de la mobilité, les nouveaux récits de la fabrique métropolitaine: le cas du mégaprojet Bordeaux Euratlantique*, thèse de doctorat en sociologie, Bordeaux, Université de Bordeaux.
- AMEEL, L. (2016) : «Towards a narrative typology of urban planning narratives for, in and of planning in Jätkäsaari, Helsinki», *Urban Design International*, n°22(4), pp. 318-330.
- (2021) : *The Narrative Turn in Urban Planning. Plotting the Helsinki Waterfront*, Londres/ New York, Routledge.
- BARONI, R. (2008) : *La tension narrative. Suspense, curiosité, surprise*, Paris, Seuil.
- BARTHES, R. (2002a) : «De la science à la littérature», in *Le bruissement de la langue*, Paris, Seuil, pp. 11-19, éd. orig. 1967.
- (2002b) : «L'effet de réel», in *Le bruissement de la langue*, Paris, Seuil, pp. 179-187. éd. orig. 1968.
- BOULLIER, D. (2023) : *Propagations: Un nouveau paradigme pour les sciences sociales*, Paris, Armand Colin.
- BUYCK, J. (2019) : «Marcher le paysage: le projet comme écologie de l'attention», *URBIA. Les Cahiers du développement urbain durable*, n°22, pp. 103-126.
- DURANEL, G. (2019) : *Les conventions de l'Architecture au prisme du dispositif du Grand Paris*, thèse de doctorat en aménagement, Paris, Conservatoire national des arts et métiers (CNAM).
- ECKSTEIN, B. et THROMORTON, J. A. (2003) : *Story and Sustainability: Planning, Practice, and Possibility for American Cities*, Cambridge, The MIT Press.
- GENETTE, G. (2007) : «Nouveau Discours du récit», in *Discours du récit*, Paris, Seuil, pp. 291-435, éd. orig. 1983.
- HEALEY, P. (1992) : «Planning through debate: the communicative turn in planning theory», *The Town Planning Review*, n°63(2), pp. 233-249.
- (1996) : «The communicative turn in planning theory and its implications for spatial strategy formation», *Environment and Planning B: Planning and Design*, n°23(2), pp. 217-234, en ligne [<https://doi.org/10.1068/b230217>].
- HELLÉGOUARCH, S., LAÉ, J.-F., MADEC, A., MURARD, N. et POTIN, É. (2022) : «La possibilité d'une sociologie narrative», *Revue des sciences sociales*, n°68, en ligne [<http://journals.openedition.org/revss/9272>].
- JABLONKA, I. (2017) : *L'Histoire est une littérature contemporaine. Manifeste pour les sciences sociales*, Paris, Seuil, éd. orig. 2014.
- JATON, V. et LINOSSIER, R. (2004) : «Les récitants du projet urbain. Territoires et temporalités», in Bassand, M., Zepf, M. (éds), *Actions publiques et métropolisation. Concerner, gouverner et concevoir les territoires urbains*, Lausanne, Presses polytechniques et universitaires romandes.
- MATTHEY, L. (2023) : «De la vision politique à sa mise en récit : faire exister un plan par le langage», *L'Information géographique*, n°3(87), pp. 85-99.
- MATTHEY, L., AMBAL, J., GABERELL, S. et COGATO LANZA, E. (2022) : «The empire of the narrative», *Planning Theory*, n°22(3), pp. 63-81.

- MATTHEY, L., GABERELL, S., CHÉNAIS, A., RUDLER, J., SEIGNE, A., SUBILIA, A.-S., VUATAZ, D. et RUF, M. (2023): «*«Caminante, No Hay Camino, Se Hace Camino al Andar»: On a Creative Research Project in Urban Planning*», *Social inclusion*, n°3(11), pp.1-11.
- OUVRARD, P. (2016): *Le nouvel esprit de l'urbanisme, entre scènes et coulisses: une ethnographie de la fabrique du territoire de Saint-Nazaire à Nantes*, thèse de doctorat en aménagement, Nantes, Université de Nantes.
- ROBINSON, C. (2018): *Que peut un récit pour un projet urbain. Les Carnets du POLAU, Saint-Pierre-des-Corps, Pôle des arts urbains.*
- SANDERCOCK, L. (2003): «*Out of the closet: the importance of stories and storytelling in planning practice*», *Planning Theory & Practice*, n°4(1), pp.11-28.
- SCHAEFFER, J.-M. (2020): *Les troubles du récit. Pour une nouvelle approche des processus narratifs*, Vincennes, Éditions Thierry Marchaïsse.
- SPECTOR-MERSEL, G. (2010): «*Narrative research. Time for a paradigm*», *Narrative Inquiry*, n°20:1, pp.204-224.
- SQUIRE, C., ANDREWS, M., DAVIS, M., ESIN, C., HARRISON, B. et HYDEN, L. C. (2014): *What is narrative research ?*, Londres, Bloomsbury.
- STAR, S.L. et GRIESEMER, J. (1989): «*Institutional ecology, "translations" and boundary objects: amateurs and professionals on Berkeley's museum of vertebrate zoology*», *Social Studies of Science*, n°3(19), pp.387-420.
- THROGMORTON, J. A. (1992): «*Planning as Persuasive Storytelling about the future: Negotiating an electric power rate settlement in Illinois*», *Journal of Planning Education and Research*, n°12, pp.17-31.
- (1996): *Planning as Persuasive Storytelling: The Rhetorical Construction of Chicago's Electric Future*, Chicago, University of Chicago Press.
- (2003): «*Planning as Persuasive Storytelling in a Global-Scale Web of Relationships*», *Planning Theory*, n°2(2), pp.125-151.
- (2007): «*Inventing the Greatest: Crafting Louisville's Future Out of story and Clay*», *Planning Theory*, n°6(3), pp.237-262.
- TIKIER, N. (2004): «*La dynamique des cheminements. Modèles et récits*», in Amphoux, P., Thibaud, J.-P., Chelkoff, G. (éds), *Ambiances en débats*, Paris, À la Croisée, pp.115-127.
- UYTENHOVE, P., KEUNEN, B. et AMEEL, L. (2021): *La puissance projective. Intrigue narrative et projet urbain*, Genève, MétisPresses.
- VEYNE, P. (1996): *Comment on écrit l'histoire*, Paris, Seuil, éd. orig. 1971.
- VITALIS, L. et GUÉNA, F. (2017): «*Narrer pour concevoir, concevoir pour narrer. Enjeux épistémologiques croisés*», *Revue française des sciences de l'information et de la communication*, n°10, en ligne [<https://doi.org/10.4000/rfsic.2603>].
- WHITE, H. (1973): *Metahistory. The historical Imagination in nineteenth-century Europe*, Baltimore, Johns Hopkins University Press.
- WRIGHT MILLS, C. (1970): *Les Cols blancs. Essai sur les classes moyennes américaines*, Paris, Seuil, éd. orig. 1951.